Une attention sans mélange

Baudouin de Bodinat au miroir du monde commenté

À Marlène Soreda

La chronique qui précède présentait le livre. Ce bonus le relit sous la grille que j'appelle le monde commenté : le passage d'une parole adressée à une parole qui porte sur, du *tu* qui habite le monde au *il* qui le neutralise, et ce que j'ai nommé, après Sergio Quinzio, la seconde défaite du Logos. Une précaution s'impose d'emblée. Bodinat ne pense pas le monde commenté ; il ne le nomme pas, n'en fait pas la théorie. Il le voit, ce qui est autre chose, et parfois davantage. La convergence est donc heuristique, non doctrinale. Elle ne fait pas de lui un allié, et l'on verra que sur un point décisif il est plutôt un adversaire, le plus utile qu'on puisse souhaiter.

À quelques pages de la fin, le livre croise la grille de front. « On les écoute (les gens) commenter l'actualité et l'on entend ce que l'algorithme leur a sélectionné selon le profil, qu'ils répètent d'un air entendu — en conviction d'en savoir mieux que toi, à t'expliquer le dessous des cartes selon leur bulle de contenu, leur hashtag où l'on n'est pas des moutons. » Deux autres familles suivent : ceux qui pensent « comme leur a dit la radiovision que ce n'est pas si grave, qu'il y a de l'exagéré, que la civilisation n'a pas dit son dernier mot » ; ceux qui s'en remettent au « point de vue orbital », au « point de vue surplombant d'où l'on renonce à juger », puisque rien n'importe « si l'on songe aux grands cycles de l'univers ». Le soupçonneux, le rassuré, le cosmique : trois manières de commenter, qui ont en commun de ne s'adresser à personne. Un mot de la première phrase mérite qu'on s'y arrête. Ce *toi* auquel on explique le dessous des cartes est le seul *tu* que le commentaire connaisse : on le prend à témoin, on ne lui parle pas. Et Bodinat conclut, sobrement : « Tout cela qui n'invite pas beaucoup à rechercher la société. » Je reviendrai sur cette conclusion, qui est aussi un aveu.

*

Ce que Bodinat apporte d'abord à la grille, c'est un corps. Le monde commenté y est décrit comme un régime de parole ; il en fait un métabolisme. Le Bitcoin, « divinité virtuelle dévoratrice d'énergie », se voit sacrifier « en holocauste des montagnes de charbon ». L'offre infinie de pornographie en ligne fonctionne « en analgésie disponible à la demande en tous formats d'écran, en extinction

passagère de la conscience », par nécessité sans doute de « réguler sa température interne dans une globalité à flux tendus ». Un néologisme résume l'ensemble : le « distractivisme général qui fait l'ambiance », dont on entend la rime, quelques pages plus loin, avec l'« extractivisme panique » de la pléthore humaine. Distraction et extraction ne sont pas deux phénomènes mais un seul système, dont le commentaire est la face distrayante. On parle du monde pendant qu'on le consomme, et l'on parle d'autant plus qu'on le consomme davantage.

Une parabole de la première livraison donne à ce système son visage moral. Supposons qu'une entité surnaturelle ou extraterrestre propose aux hommes de leur « sauver la planète » pour le prix de l'*Internité*. Aussitôt, « les ergotages se multiplient sur les réseaux sociaux, les arguties en émulation de protester contre cette déchéance », et l'on s'indigne « qu'il faudrait donc abdiquer cet individu très singulier qu'ils y sont tous devenus ». Une page de 2019 en donne la loi : l'idée même de n'être pas vu est déplaisante « dans un monde de visibilité organisée, où le non-vu n'a pas d'existence », et « de tout ce qu'ils vivent n'a de valeur que ce dont publicité peut être faite ». Le commentaire préfère sa propre existence à celle du monde, et l'individu qu'il a produit ne se conçoit plus hors de lui. *Commento ergo sum* : Bodinat n'a pas la formule, il a la scène.

Il en suit aussi la progression, et la catastrophe elle-même y devient matière à commentaire. En 2019 déjà, l'avenir que Valéry déclarait inimaginable est là, « à dicter leurs sommaires aux fils d'actualité, à y faire sonner ses alertes, à imposer ses animations cataclysmiques aux informations en continu ». En 2023, les contemporains continuent « de continuer tout à fait comme si de rien n'était, comme si l'apocalyptique des informations en continu était en retransmission d'une autre planète ». Bodinat en entrevoit le terme : nous finirons par « figurer nous-mêmes en désarroi aux informations en continu (mais alors sans plus de spectateurs à celles-ci) ». La dernière étape du monde commenté serait celle où les commentateurs deviennent l'objet commenté, devant une salle vide.

Le support même de ces textes répond à cette analyse. *Derni∃r Carré* était un bulletin de vingt-huit pages sur papier recyclé, introuvable en librairie, envoyé à ses abonnés sous le titre de « Bulletin de la Société des amis de la fin du monde », et qui proclamait au revers de sa couverture : « Ne comptant que sur ses propres forces, DERNI∃R CARRÉ ne sollicite aucun renfort. » C'était un contre-médium, proportionné à ceux dont Bodinat déplorait la raréfaction dès le deuxième numéro : « des méditatifs il s'en rencontre de moins en moins, non plus que des pensifs, ou des attentifs, ou simplement des individus qui soient là en personne ». Des pensifs : le mot que Jullien remettra en honneur. On a raison de chercher la médiologie du commentaire dans les dispositifs ; on la trouve aussi dans le choix d'un support qui s'adresse à quelques-uns plutôt qu'à tous.

*

Le deuxième apport est une fonction. La grille dit ce qui se perd dans le commentaire ; Bodinat aide à comprendre pourquoi l'on commente. Dès la première livraison, sous l'en-tête « Réseaux sociaux, deux propos », il juxtapose deux citations. Valéry, d'abord : « Injures, quolibets, etc., sont marques d'impuissance, et même de lâchetés […] C'est s'en remettre aux autres, car s'il n'y avait point de tiers, point d'injures… » Puis le Dr Hesnard, décrivant en 1949 les hystériques, qui « vivent pour le milieu, au lieu de vivre, comme les anxieux, en eux-mêmes », et dont la dominante psychologique est « une tendance à forcer l'attention, à se rendre intéressants ». Le tiers de Valéry et le milieu de Hesnard sont une seule figure : le public, pour qui l'on parle quand on ne parle plus à quelqu'un. C'est la troisième personne de la grille, prise sur le vif. Le monde commenté est une économie de l'attention forcée, adressée au tiers. Reste à savoir ce qu'elle protège.

La réponse vient de la dernière page du livre, déjà citée dans la chronique, où Bodinat cite les *Jours maudits* de Bounine : « les gens ne doivent leur salut qu'à la faiblesse de leurs facultés : faiblesse de l'imagination, de l'attention, de la réflexion, autrement il serait impossible de vivre ». Le commentaire serait cette faiblesse organisée, l'anesthésie collective d'une civilisation qui ne supporterait pas de regarder ce qu'elle fait. Günther Anders appelait cela la cécité devant l'apocalypse. Valéry, qu'il cite plus que tout autre après Jünger, fournit la formule inverse, que le livre range sous le titre « Aide-mémoire » : « Un "fait" est ce qui se passe de significations. » Le monde commenté ne laisse aucun fait se passer de significations. Il les en couvre, et c'est ainsi qu'il cesse de les voir.

La catastrophe climatique en offre le cas le plus pur : rien n'est plus commenté, rien n'est moins adressé. Tout ce « pathétique d'appels à des mesures en grand, d'agir énergiquement et sans délai, à une révolution des consciences avant que trop tard » semble bientôt, observe Bodinat, « si désuet, d'impression si lointaine, dont ne restent que des mots ». L'alerte devient un thème, le thème un poncif, et le poncif finit par ne plus rien désigner. La prophétie est absorbée à son tour, on l'a vu : une population « ralliée au *Trop tard pour tout* », une maxime de Jünger devenue « sentiment commun », et feu d'artifice. Restent ceux à qui la faiblesse salutaire de Bounine « fait défaut », les « récents admis à l'*éco-anxiété* du DSM ». Ils n'en sortent pas par la parole : ils veulent « arrêter à mains nues des autoroutes urbaines », jettent « du ketchup sur les vitres de quelques épiphanies de l'art occidental ». Bodinat donne raison aux gardiens de culture qui s'en indignent : ce sont « des puérilités, des gestes pathétiques, idiots ». Mais il ajoute que ce sont « des cris inarticulés comme on en fait dans les cauchemars juste avant de s'en réveiller, qui échouent ici à

réveiller quiconque ». Entre l'anesthésie du commentaire et le cri inarticulé, la place de la Parole reste vide.

Cette machine n'a pas besoin de machinistes. Bodinat ne nie pas que le présent « tel qu'il nous est officiellement raconté » soit « très encombré de coins obscurs » ; mais il propose d'interpréter les théories du complot « comme on le fait de ces rêves significatifs qu'on se raconte au petit déjeuner », puisque, pour expliquer le désastre, « y suffisent les combinaisons à rendement immédiat, les cupidités à courte vue de conseils d'administration sans miséricorde ». Le maître qu'il désigne, faute de nom, est un « souverain acéphale ». En 2019, il en donnait déjà le portrait le plus inquiétant : « cette puissance acéphale, qui ne pense pas et, tel est son horrible secret, ne sait même pas que nous existons, en dehors de ses opérations de calcul. Qui règne pour son propre compte ». Il la nomme « cette Intelligence Artificielle distribuée ». Ce n'est pas une machine qui converse, c'est l'économie devenue calcul, et « ceux qui gouvernent » n'y sont plus qu'« en personnel de maintenance sans autorité sur elle ». La grille ne dit pas autre chose lorsqu'elle décrit une machine sans machination, mais Bodinat la pousse d'un cran. Le monde commenté fait de nous un *il*, celui dont on parle. Cette puissance ne parle même pas de nous : nous n'y figurons qu'à titre de données. C'est la forme ultime du *il*, quand on n'est même plus celui dont on parle.

*

Le troisième apport est le plus profond, et il déplace la grille. Je pense la seconde défaite du Logos comme une perte de la Parole : une parole qui ne s'adresse plus. Bodinat la pense comme une perte de la vision. On a lu dans la chronique la page de 2019 où l'homme était « une chance ou une tentative de la vie universelle » d'en avoir « la vision, la conscience, le bonheur d'être », avant de retourner « se perdre à la lueur des écrans ». Les deux défaites se complètent, celle de la bouche et celle de l'œil. Elles laissent un reste, que Bodinat emprunte à Albert Béguin sous le titre « Une observation » : « Un vague remords avertit l'homme moderne qu'il a eu peut-être, qu'il pourrait avoir, avec le monde où il est placé, des rapports plus profonds et plus harmonieux. Il sait bien qu'il y a en lui-même des possibilités de bonheur et de grandeur dont il s'est détourné. » Ces rapports-là sont précisément ce que la grille appelle le *tu*.

Bodinat donne à cette perte un corrélat physique que la grille ne pouvait qu'effleurer. « L'extinction des règnes de la Nature laisse le genre humain seul avec lui-même et ses robots, un lui-même qui n'a plus nulle part où se cacher de ce qu'il a fait. » Le passage du *tu* au *il* n'est pas seulement une affaire de langage : le monde auquel on pouvait s'adresser est en voie de liquidation, et l'on ne dit pas *tu* à ce qui n'existe plus. L'habitation suit le même chemin. La

grille oppose au monde commenté un monde habité ; Bodinat décrit ce que devient l'habiter. Avec « l'idée d'un *refuge* » s'est perdu « son doux nom de *foyer* » ; pour les générations nées avec « ces mauvaises fées penchées sur leur berceau », « explicitement leur "maison" c'est l'écran portatif et ses fichiers, le lieu physique n'appelant aucune remarque (ils ne le voient même pas, sont indifférents à ses aspects et alentours) — avec quoi ils sont chez eux où il y a du débit ». On n'habite plus un lieu, on habite un flux, et c'est depuis ce flux que l'on commente le lieu qu'on ne voit plus.

D'où l'importance du regard, dont Simone Weil, on l'a vu, donne la règle. Le train régional de la première livraison en fournit l'exemple : « personne ne regarde par les vitres, tous se distraient du temps mort avec leur portatif ». Personne, sauf deux hommes, celui qui écrit et celui qu'il aperçoit : « un type assis dans sa cuisine nous regarde passer ». Le seul regard qui réponde au sien vient du dehors. Au parc d'une vieille capitale, ce sont des couples assis devant les bassins, « à consulter leur optiphone, à y tapoter (couples : chacun le sien) ». Cristina Campo en a fait une devinette, que Bodinat recopie sans commentaire : « L'on voit parfois, dans un train ou une salle d'attente, un visage humain. Qu'y a-t-il en lui de différent ? » Le *tu* peut être un regard avant d'être un mot.

Une page de la dernière livraison en apporte la démonstration la plus fine. « Auparavant, dans cette fin de XX^e^ siècle encore respirable plus ou moins », lorsqu'une femme et un homme se séparaient au coin d'une rue ou sur un quai de gare, chacun, rentrant en lui-même, retrouvait « sa solitude ici-bas en cette absence et le miraculeux de cette rencontre parmi la foule des humains quelconques — eau lustrale ravivant l'évidence, la rajeunissant comme à la première heure ». « Dans l'agitation de maintenant, c'est aussitôt le dos tourné qu'on les voit hâtifs chacun à consulter l'écran de son vitaphone », pressés de « s'absenter de l'autre, s'en disjoindre et se dérober ainsi au sentiment d'une destinée qui autrement s'imposerait peut-être ». Le *tu* survivait à la séparation ; il ne survit plus à l'écran.

Le japonais a un mot pour ce que le vitaphone abolit : *miokuri* (見送り), « voir partir », raccompagner du regard. On reste sur le seuil, on s'incline ou l'on agite la main jusqu'à ce que l'autre ait disparu au tournant. La cérémonie du thé en a fait une discipline. Dans son *Chanoyu ichie shū*, qui a fixé l'expression *ichigo ichie*, « une vie, une rencontre », Ii Naosuke demande à l'hôte de suivre des yeux ses invités jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue, puis de revenir s'asseoir seul et de préparer un thé pour lui-même, en méditant sur cette rencontre qui ne reviendra pas. C'est, point par point, la scène de Bodinat : le regard qui accompagne, la solitude en cette absence, le miraculeux d'une rencontre unique. Et c'est une forme plutôt qu'un sentiment, qui se maintient d'ailleurs dans un pays aussi rivé à ses écrans que le nôtre. Le regard qui suit celui qui s'en va lui parle encore ; l'écran consulté aussitôt le dos tourné le congédie. Dans les deux cas, le geste

suffit. Le *tu* se garde dans un regard, et le régime du *il* s'installe avant toute parole, dans le pouce qui cherche l'écran.

Une phrase de Simone Weil, dans *La Pesanteur et la Grâce*, fournit le pont entre la vision de Bodinat et la Parole de la grille : « L'attention absolument sans mélange est prière. » L'attention est une adresse sans mots. On mesure alors l'opposition qui traverse tout le livre : d'un côté l'attention forcée des hystériques du Dr Hesnard, captée, extorquée, monnayée ; de l'autre l'attention donnée, qui ne prend rien. Le monde commenté vit de la première et ignore la seconde.

*

Le quatrième apport est une méthode, qui tient en deux gestes. Le premier consiste à rebaptiser les objets. Bodinat n'écrit pas smartphone mais *minicran*, *optiphone* ou *vitaphone*, pas télévision mais *radiovision* ; il appelle *Internité* ce dont nous ne savons plus nous passer, et « masques de réalité onirique » nos casques virtuels. Ces mots d'anticipation désuète retirent aux choses leur fonction de signe d'appartenance. Ils opposent aux mots coïncidants, ceux qu'on emploie pour en être, une décoïncidence lexicale : on ne peut pas dire *minicran* d'un air entendu.

Le second geste consiste à citer, souvent, sans nommer. Les phrases d'autrui passent en italique ou entre guillemets, et les noms sont relégués dans une table finale : soixante-treize citations, trente-neuf voix. C'est l'inverse exact du commentaire, qui nomme, situe, glose, et fait de toute voix un objet. Chez Bodinat, la voix arrive avant l'autorité, et l'on entend ce qu'elle dit avant de savoir qui la dit. Le montage remplace la glose, et le mot est à prendre à la lettre. Plus de la moitié de ces citations partagent leur page avec une autre : Bodinat les assemble par paires ou par trios, comme il rapprochait dès la première livraison Valéry et le Dr Hesnard. Ailleurs, Valéry (« Ce qui est simple est toujours faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable ») trouve sa réplique chez Doudan (« l'homme qui n'a que des idées claires ne découvrira jamais rien ») ; dans la dernière livraison, l'observation de Béguin et la devinette de Campo, qu'on a lues plus haut, suivent un rappel de Gracián, et les trois forment un triptyque : « Un rappel », « Une observation », « & une devinette ». Aucune de ces voix ne commente l'autre ; c'est au lecteur de se tenir dans l'intervalle. Le nombre des citations anonymes croît d'ailleurs au fil des livraisons : deux en 2018, dix-sept en 2023. Le greffier cède peu à peu la parole.

Quand il transpose à la pandémie quelques lignes de Jules Romains sur les automnes de 1915 et de 1922, il prend soin d'écrire « Recopié de ». Recopier, c'est le contraire de commenter. Flaubert, dont descendent ses articles de dictionnaire, ne réservait pas d'autre fin à Bouvard et Pécuchet. La radio elle-

même figure dans la table des sources, et à la page 38 elle succède à Simone Weil : à la réflexion de Weil sur l'avenir (« Quand on parle de l'avenir… ») répond « D'ici 2050, il va falloir… », le futur énoncé par personne, l'injonction sans sujet, le *il* à l'état pur. Rangé parmi les autres voix, l'oracle du jour se trouve dépouillé de son autorité par le seul voisinage.

Un mot, enfin, traverse le livre et porte à lui seul la grille : *figurer*. D'un côté, le figurer qu'il faut fuir. On peut « s'abstenir d'être frénétique à y figurer » ; on finira, on l'a vu, par figurer « en désarroi aux informations en continu » ; et à « n'y plus figurer que lui et ses œuvres », le genre humain fait perdre au monde « son intelligibilité, la possibilité même d'être pensé ». De l'autre, deux manières de figurer qui sauvent. La première est d'« être là à figurer pour un moment dans ce monde incompréhensible », c'est-à-dire exister et s'en étonner. La seconde est une conduite honorable, « le dernier moyen de se signaler comme tel, de figurer ainsi parmi la multitude indifférente ou railleuse ». Le figurer frénétique est le *commento ergo sum* ; les deux autres sont la réponse de Bodinat, et il faut les examiner.

*

C'est ici que Bodinat cesse d'être un allié. Son horizon n'est pas le Logos, c'est la vie. Son espérance, car il en a une, est une résurgence. Au printemps du premier confinement, quand on promettait partout un « monde d'après », il voyait une petite gare aux voies et aux quais « abandonnés à un étonnant et heureux désordre végétal » esquisser plutôt « le vrai visage aimable de celui d'Ensuite ». Il guette, entre les cailloux du chemin, les floraisons du nostoc, « algue primordiale qui restera, à l'agonie infrarouge du soleil, dans des millions d'années, où nous ne serons plus depuis longtemps, l'ultime manifestation de la vie sur Terre », et qui est, écrit-il, un *memento finis*. Il appelle enfin la ruine de l'*Expansionnisme*, étrangement, « la restitution de la vie ». Or une résurgence n'est pas une résurrection : la vie y revient, non les morts, et celle de Bodinat se passe même de nous.

L'éthique qui répond à cet horizon n'est pas l'espérance, mais l'honneur. Une note de la dernière livraison l'énonce. Dans « un monde qui s'abîme, dont on sait que nulle postérité ne recueillera les annales », toutes les lâchetés « s'autojustifient aisément » ; « n'en reste pas moins cette vérité (humaine) qu'*Une conduite honorable est la seule chose dont on ne puisse frustrer un homme* », et d'autant mieux « au sein d'une éternité qui n'aura même pas pris note du passage ici-bas de notre fébrile espèce ». La phrase en italique est de Spengler. Bodinat citait déjà en 2018 la conclusion de *L'Homme et la Technique* (« L'optimisme est *lâcheté* ») ; ce livre s'achève sur le soldat romain dont on retrouva les os devant une porte de Pompéi, mort à son poste parce qu'on avait

oublié de le relever. Tenir le poste perdu, sans témoin et sans espoir : c'est une grandeur, et c'est le contraire d'une adresse. L'honneur n'a besoin de personne ; la parole, si. La *disperata speranza* de Quinzio attend l'accomplissement d'une promesse faite à l'homme ; la constance de Bodinat n'attend rien de personne.

La table des sources donne à cette éthique sa place exacte. Jünger, Valéry et Simone Weil y sont les trois voix les plus citées : le regard, l'intelligence, l'attention. Mais Weil se tait après la page 191, et la dernière livraison, pourtant la plus riche en citations, ne lui emprunte rien. Les dernières pages enchaînent Doudan, Spengler et sa conduite honorable, la comtesse de Boigne, puis Jünger (« Parmi les hommes libres… »), avant que la page finale ne nomme Bounine et la faiblesse salutaire des facultés. Le livre s'achève sur la tenue, et la voix à qui ce bonus emprunte son titre s'est tue avant la fin.

L'objection est sérieuse, et il faut la laisser entière. On peut cependant la retourner avec ses propres armes. Bodinat n'a pas renoncé à l'étonnement. Il parle de l'énigme de la vie, « indéchiffrable et par là merveilleuse », et rêve que, « si au moins une fois il était venu à chacun de s'étonner d'y exister et de s'étonner d'en avoir la pensée », l'humanité perdrait « en frénésie, en malfaisance et en bêtise ». C'est le *Staunen* de Wittgenstein, l'étonnement devant l'existence du monde. Or Bodinat constate que le contemporain a perdu jusqu'à la question. Dès 2018, il notait, « et c'est décourageant », que ses contemporains prennent *le miracle que c'est d'exister* pour « un droit de l'homme ; un dû à leur précieuse personne » : l'étonnement converti en revendication, la langue du droit à la place de celle de la grâce. En 2023, la question « Qu'est-ce qu'on fait là ? » paraît « surtout l'indifférer, voire, dans maints cas autour de soi, ne pouvoir seulement lui traverser l'esprit ». Il fournit ainsi à la grille son meilleur argument : le monde commenté ne détruit pas seulement l'adresse, il rend impossible l'étonnement qui la précède. On ne s'étonne pas de ce qu'on commente.

L'adresse, pourtant, n'est pas absente du livre ; elle y passe par d'autres bouches. Dans les pages sur l'amour, le plaisir est dit « mutualité du toi et du moi ». Et l'un des *tu* les plus purs vient d'une voix ancienne, que la table attribue à Pétrarque et qui remonte au *Songe de Scipion* de Cicéron : « Les hommes sont nés pour protéger le globe que tu vois au milieu de cet espace, et qui s'appelle la Terre. » C'est la seule voix antique de la table des sources, qui ne remonte pas au-delà de Pétrarque : l'Antiquité n'y parle que par la bouche de celui qu'on tient pour le premier des modernes, et c'est pour dire *tu*. Bodinat range cette phrase parmi celles qui « feraient peut-être meilleure indemnité » à notre condition, « cet état étrange et, par certains côtés, il est vrai, inconfortable ». Ces *tu*-là, il les cite ou les décrit ; il ne les prend pas à son compte. C'est beaucoup, et ce n'est pas encore une parole.

*

Reste le danger, et c'est sans doute la leçon la plus utile du livre pour qui pratique la grille. Un estaminet est le lieu même du commentaire, le café du commerce, et celui-ci a vue sur le cimetière. La grammaire de Bodinat en porte la trace. Il dit « nous » quand il s'agit de la condition commune : nous sommes tels qu'« on peut nous observer en agitation entomique depuis le toit-terrasse d'une tour élevée en bordure de périphérique ». Le poste d'observation a un modèle, et c'est Jünger : l'entomologiste des *Chasses subtiles*, qui regardait en 1944 Paris bombardé depuis le toit de l'hôtel Raphael. Ici du moins, Bodinat se range parmi les insectes. Il ne se croit pas indemne : l'inconsistance des discours ambiants « nous est contaminante », et qui cherche en soi le *sentiment intérieur* « ne trouvera rien de certain ». Mais dès qu'il s'agit des conduites, le « nous » devient « ils » : « Mais ceux-là, toute leur vie se passe à manger » ; « tous ces petits satisfaits du monde » ; « ces idiots de Terriens ». Son *je* est rare : un regard levé dans la rame d'une ligne automatique (« Je lève les yeux »), deux incises au conditionnel. Le seul *vous* qu'il adresse à des vivants, il le destine aux pauvres qui grelottaient chez eux l'hiver 2022, pour leur dire qu'ils ne sont pas les laissés-pour-compte du progrès mais « une avant-garde, des enfants perdus éclairant l'âge prochain des restrictions et des frugalités » ; encore est-ce dans une phrase qu'il n'a pas prononcée : « aurais-je voulu leur dire ». Son *tu* est le plus souvent prêté, ironique (« ce sont vois-tu des choses qui arrivent »), ou bien c'est le *toi* des commentateurs, à qui l'on explique le dessous des cartes.

Une parenthèse de 2019, citée dans la chronique, montre comment se forme le mélange. Bodinat observe ses contemporains « poussant le chariot ou le temps d'un trajet en heure d'affluence » ; il y cherche « en vain un *regard* » ; et la conclusion tombe : « on se dit qu'après tout l'espèce n'y perdra rien et même au contraire ». Le regard qui cherchait un regard, et qui ne le trouve pas, se retourne en verdict. C'est, pris sur le fait, le passage du *tu* manqué au *il*. Une parole adressée se reconnaît à trois pouvoirs : répondre, répondre de sa réponse, et ne pas répondre. Posons ces trois questions à Bodinat. Il excelle à ne pas répondre ; c'est son éthique, celle du silence et de la chaise. Il répond de ses réponses en auteur qui ne se montre pas et laisse le livre répondre seul de lui. Mais il ne répond à personne, et conclut que tout cela « n'invite pas beaucoup à rechercher la société ». Son attention, si belle, n'est donc pas tout à fait sans mélange : le mépris pour « eux » en est précisément le mélange. Une lucidité sans adresse reste une forme du *il*. Le critique du monde commenté risque toujours d'en devenir le dernier commentateur, et je ne m'en excepte pas : une grille est aussi un poste d'observation.

Bodinat pourtant ne s'y laisse pas enfermer, et ce qui l'en sauve n'est pas dans ses phrases mais dans leur destination. Il sait, et l'écrit, que « nulle postérité

ne recueillera les annales » d'un monde qui s'abîme ; il continue pourtant de tirer du « tas de journaux » posé sur sa table « l'almanach d'une autre année », malgré le « découragement » et l'« apathie ». Le soldat de Pompéi ne laisse que ses os ; Bodinat laisse des phrases, et une phrase est faite pour être lue. Il les a d'abord envoyées, numéro après numéro, à quelques abonnés, avec cette injonction : « Que fleurissent mille autres DERNIƎR CARRÉ ! » Il lui arrive d'apostropher son lecteur : « Voyez l'Arctique au thermostat tourné sur "décongélation" ». Mandelstam comparait le poème à la bouteille qu'un navigateur en perdition jette à la mer, à l'adresse de qui la trouvera ; Celan a repris l'image, et l'on n'en connaît pas de meilleure pour dire la *disperata speranza*. Bodinat lance la sienne en assurant que personne ne la ramassera. Le geste dément la déclaration. On ne jette pas une bouteille à la mer pour personne.

Ses plus belles pages sont celles où le mélange se dissout : le train de campagne, le couple au coin de la rue, les constellations revenues à la lucarne du grenier, le nostoc entre les cailloux du chemin. Là, l'attention touche à l'adresse, et il arrive qu'elle en trouve spontanément la forme. Dans la phrase du nostoc, les floraisons apparaissent « pour l'œil attentif — là, et puis là aussi et, tiens, là encore — ». L'interjection a gardé, sans y penser, la forme du tutoiement. Le mélange n'est jamais loin : la même phrase s'achève sur « une humanité brouillonne et occupée surtout à piétiner diversement le monde, à en faire ce taudis ». Bodinat voit ce que le monde commenté ne regarde plus, sans dire encore *tu* à ce qu'il voit, ou presque. Mais il écrit, et l'on n'écrit jamais tout à fait pour personne.

Patrick Corneau